

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 8

Artikel: La patrie en danger
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199242>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

surtout pâtrir sa domestique; ainsi, par exemple, la manie de collectionner tous les journaux, sans exception, après avoir annoté chaque numéro.

Si les devoirs d'intérieur ne l'absorbent pas tout entière, s'occupera d'œuvres philanthropiques ou religieuses, surtout celles concernant le relèvement moral; ce qui lui donnera l'occasion de visiter une fois par mois un certain nombre de personnes suivant le même courant d'idées qu'elle.

A toujours près de sa corbeille à ouvrage le roman du jour, ce qui l'amène à gémir sur les vices de notre époque, et à répéter à tout venant, avec une satisfaction exagérée, combien elle a eu de chance de ne point être mariée.

Ses parents, qui s'en réjouissent avec elle, la comblent de prévenances et de petits cadeaux, dont ses armoires regorgent, et qui s'ennuent dans l'obscurité d'être sans emploi. En revanche les bonbons fins et les chocolats pralinés, qui abondent aussi chez elle, trouveront destinataires à Noël, ou à quelque anniversaire d'amis.

Très conservateur de sa nature, elle porte les mêmes fourrures depuis vingt-cinq ans, la même façon de manche pendant un lustre, et l'arrangement de son salon n'a pas varié d'une ligne depuis qu'elle l'a hérité de sa mère. Il est raide, austère, on y a froid et on s'y fait l'effet d'un profane dans un sanctuaire.

Atteint presque toujours un âge avancé.

Mme L. D.

La question du jour.

Il paraît que, ces jours, dans les bureaux de poste suis-*ses*, on voit une foule de petits colis portant la mention : *Décoration en retour. Très fragile.*

Beaucoup plus fragiles, en effet, que ne le croyaient leurs possesseurs, ces décos.

Ces petits rubans multicolores, qui se sont abattus sur notre pays comme une pluie de confetti — on en retrouve partout — et qui, en dépit de l'article 12, ont, si nombreux, trompé la vigilance de nos gardes-frontières, sont aujourd'hui l'objet de toutes les conversations, de tous les articles de journaux.

En vérité, c'est leur faire beaucoup d'honneur.

Dans les pays monarchiques, qui leur ont donné le jour, ces hochets font vraiment moins parler d'eux que chez nous, en pleine terre démocratique. C'est que, là-bas, ils n'ont pas l'attrait du fruit défendu; en a qui veut. Un peu d'argent, un peu d'intrigue, et le tour est joué.

Lorsque le chef de l'Etat ou seulement quelque ministre d'un pays « à décos » s'en va en tournée, il emporte, dans sa valise, un certain nombre de grands cordons, de croix, de palmes ou de petits rubans, tout comme nous, simples mortels, emportons dans nos poches, quand nous allons en visite, quelques caramels pour les bambins de notre hôte. A faire de simple politesse.

Ne raconte-t-on pas, en effet, qu'un ministre de je ne sais plus quelle puissance, en mission à l'étranger, avait emporté une telle quantité de décos qu'il ne put, malgré ses largesses, épouser sa provision.

Au retour, lorsque son valet de chambre ouvrit les malles, il retrouva le stock.

— Voici, dit-il à son maître, quelques décos que Votre Excellence n'a pas utilisées.

— Vraiment! oh bien, prends-les, mon ami, et si tu as quelque politesse à faire à tes amis...

Chez nous, un décoré a-t-il jamais eu l'idée de se parer de son petit ruban? Mais non, il sait trop bien que « ça ne prendrait pas. » Le décoré « suisse » ne s'accorde cette puérile satisfaction que lorsqu'il s'en va en pays

étranger. On peut vérifier le fait sur nos bateaux à vapeur, par exemple. Aussitôt le bateau entré dans les eaux françaises, le décoré disparaît subitement — disparition d'ailleurs momentanée et toute naturelle. Quand le décoré revient au jour, il porte le petit ruban à sa boutonnierre et son œil, brillant d'une innocente joie, semble vous dire, sans la moindre malice : *Ici, l'on décote!*

Mais, enfin, qu'on ait ou non exagéré les choses, puisqu'il y a un article 12, c'est le droit et le devoir de nos autorités de le faire respecter. Sinon, qu'on le supprime! J. M.

Nous avons reçu la lettre suivante; il s'agit toujours de la question des décos.

Mossieu le *Conteur*,

J'ai un gros poids sur la conscience et je voudrais bien m'en décharger, depuis que j'ai appris par les papiers que la patrie est en danger, à cause des décos données à quelques-unes de nos grosses nuques, fonctionnaires et soldats. Or, je sais impertinemment que deux personnes de chez nous ont été décorées par un souverain, étranger du dehors, le roi Toffaa, qui demeure par là-bas, du côté du Sénégal. C'est une grosse plaque de laiton jaune, qui pèse bien un demi-kilo et qui doit se porter sur le creux de l'estomac avec un cordon noir en bandouillère. On l'appelle l'*Etoile noire du Bénin*, je sais pas pourquoi, car ça ne paraît pas tant bénin que ça, attendu qu'elle donne droit à une pension annuelle de 200 corisses, que c'est une sorte de monnaie en coquilles. Pensez-voir, Mossieu le *Conteur*, si nous étions encore inondés de cette monnaie de singe, comme si on n'avait pas assez avec les étalians, les femmes assises et les papes; qu'on a déjà tant de peine à renfiler quand on en a attrapé par mégardie. Par bonheur que cette pension ne se paie qu'à la Banque cantonale de ce Toffaa, et jusqu'à présent ils n'ont pas osé y aller, à cause du mal de mer.

Je voudrais pas faire du tort à ces personnes, qui sont de tant joli hommes, mais vous savez, le devoir avant tout. Pourtant, si y risquaient de se faire coffrer, vaudrait peut-être mieux ne rien dire. Qu'en pensez-vous?

On vous salut bien.

JEAN-ABRAM,
à Pierre à Chez.

La patrie en danger.



LE CAPORAL (terrible) : Misérable! vous êtes décoré!! Et les circulaires!... (à la chambrée) et vous autres, vous ne dites rien?...

Qu'est-ce que c'est que cette croix?...

LA RECRUE (tremblante) : Excusez, caporal; c'est... je suis... c'est la Croix-bleue!

Porquiet on pão sè tsecagni.

N'ia pas fauta dè bin grand tsouze po amenà 'na niéze et mimameint 'na trevouga!

Vouaifi-vai lè fennès! fantou sè létson, tantou sè medzont et lão faut pou po étrèein bizebille; adon, coumeint sont quasu totès parairès et que l'ont adé bouna pince, l'est la leingua que va quand l'ont 'na tsecagne, et se duès vesenès s'ein diont tant que faut oquie d'autre, lè pè le quiettes que s'empougnot, pu quand se sont bin trevougni, qué l'ena a son fordai tot dégoursi, l'autro sa béguinga défuguelhia àobin son cotillon tot ein breguès, sé cratchont contre et tot est de.

Po lè z'hommo, l'est on aut'r'affère et lè tsecagnès arrevent pe soveint et vont assebin pe rudo; suffit qu'on aussé on mitoyen, on passado su lo vesin, on sè fâ la potta, pu vouaiguie lo tribunat, lè dzudzo et lè z'avocats et qu'on aussé gagni, qu'on aussé perdu, on sè redio pas lo mot, on sè guegnè dè travai et on s'ein vaut 'na mau dão diabllio tantqu'à ce que l'on aussé bailli 'na boun'estrivière à l'autro.

Et onco n'ia pas fauta d'avâi on bin pliére su lo vezin po se tsamailli dinse; suffit pi que y'aussé zu 'na vota, l'abbay àobin la faira, quand dou gaillâ ont on bocon quartettâ et que ion dâi dou vollie couiena l'autro, se y'a 'na résion que dépassai, craque! vouaiguie 'na tsapliâie et n'est pas pè le quiettes que s'empougnot, mà tot lao z'est bon: lo poueing, lè pi, 'na botolhie, on tabouret, et ráo! S'ein foitton tant que poivont et l'est avoué dâi ge potsi, dâi grâobons su lo piffre, tot einsagnolâ, la titâ crêvâie que sè raminont à l'hotô avoué lão z'haillons à maiti dépondus, sein comptâ que l'ont onco épâlliâ ti lè carreaux dè la pinta, écliaffâ 'na demi-dozanna dè botolhies et trossi on part dè piautès dè tabourets.

Et se l'on a onco on bré rontu, l'autro cauqiès coutès einfoncâïès, que faille pédzi pè lo ihi on part dè senannès po cein remettre, n'ein démorpion onco pas que n'aussant trainâ lão tsausses devant lo dzudzo, et tant qu'ao tribunat.

Et tot cein porquiet, ditès-vai? Po 'na râvéri! po on affèré dè rein dâo tot!

L'est veré que cé tsancro dè vin, qu'est portant tant bon et que fâ tant dè bin, s'on ein bâi fenameint cauqiès verro, reind rudo crouie lè dzeins que s'ein bouthont on part dè demi-litro, ein on iadzo derrai lè têtets et prâo soveint lè tsecagnès, lè trevougnès arrevent pace qu'on a trâo tserdzi, mà, coumeint vo z'e de, le poivont assebin arrevâ po dâi misères, dè rein dâo tot et po lo vo provâ vè vo z'ein deré iena que vo ne sédés petêtrâ pas.

Dou dè cliaiâ dzouveno lurons que recordant dein clia grant'écoula dè Lozena que l'ai dion l'Université, saillessant onna né dè 'na rioula que l'avion fê dein 'na pinta avoué lão camarâo; l'ain avion ti dou 'na bombardââ dâo dianstre et coumeint l'allâvant ti dou dâo mimo côté, sè baillivant lo bré po s'allâ reduire.

Cein allâ bin on momeint, mà arrevâ ào maitein dâo Grand-Pont, ne sè pas que dâo diabllio s'êtont de, mà tantia que s'arrêtont et que ion dè cliaiâ co fe à l'autro.

— T'ein a meintu! n'est pas veré!

— Oi! l'est veré! et te n'e qu'on sâ-pou et on tadié! repond l'autro:

A cé mot dè tadié vouaiguie l'autro que tè fot 'na ramenâie à l'autro avoué son chaton; lo camarado l'ai châotè dessus ein lo seresseint pè lo cotson et vouaiguie mè dou gaillâ que vont sè rebattâ dein lo maidelion.

Pè bounheu qu'on gâpion passâvè perquie po lè dépondre sein quiet sè taupéront adé.